



**HAL**  
open science

## Habiter en écovillage, une [éco]utopie du xxie siècle ?

Sylvia Amar

► **To cite this version:**

Sylvia Amar. Habiter en écovillage, une [éco]utopie du xxie siècle ?. Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, 2024, Actualités de la recherche. hal-04817339

**HAL Id: hal-04817339**

**<https://hal.science/hal-04817339v1>**

Submitted on 3 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

# Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère

Actualités de la recherche  
2024

---

## Habiter en écovillage, une [éco]utopie du xxi<sup>e</sup> siècle ?

Article

*Living in an Ecovillage, an [Eco]Utopia of the 21st Century?*

SYLVIA AMAR

<https://doi.org/10.4000/12qnj>

---

### Résumés

Français English

Nombreuses sont les initiatives qui se mobilisent aujourd'hui pour mieux habiter la Terre. Se positionnant comme des alternatives au monde urbain, les communautés intentionnelles et/ou écovillages font désormais partie des plus dynamiques et plus structurées. Depuis la fin des années 1990, les projets se multiplient à travers le monde, continuant de faire évoluer un mouvement ancien en un réseau international foisonnant et actif sur plusieurs fronts. Face à l'amplification des discours sur les enjeux écologiques, leurs actions concrètes sont particulièrement pertinentes à observer, notamment dans le contexte postérieur à la crise sanitaire mondiale de la Covid-19. Pour présenter la dimension holistique de leur démarche, l'article s'appuie sur les constructions sociospatiales mises en œuvre par quatre écovillages actuellement en activité : La Cité écologique (Canada/États-Unis), Torri Superiore (Italie), Hallingelille (Danemark), le Hameau des Buis (France). Si chacune de ces expériences est unique, toutes se rejoignent en plusieurs points : une volonté d'inscrire leurs choix de vie dans une démarche écologique et éducative connectée à leur territoire d'implantation, un socle de valeurs partagées de par le monde grâce aux outils numériques, un désir d'associer le fondement de leur projet social à la construction d'une architecture à même de l'incarner et d'en soutenir la dimension perfectible. Enfin, parce qu'elle s'inscrit dans une histoire des utopies architecturales qui croise celle des luttes environnementales, leur quête permet de mettre en perspective les enjeux d'éco-habiter contemporains. Vivre, Expérimenter, Construire, sont les axes proposés pour présenter les études de cas citées et mettre en évidence leur capacité à agir sur le réel, même à de très petites échelles.

Numerous initiatives are mobilizing to make the Earth a better place to live. Positioned as alternatives to urban life, intentional communities and/or ecovillages are now among the most dynamic and structured. Since the late 1990s, projects have been multiplying worldwide, continuing the evolution of an ancient movement into a flourishing international network active on multiple fronts. In the face of growing discourse on ecological issues, their concrete actions are particularly relevant to observe, especially in the context following the COVID-19 global health crisis. To present the holistic dimension of their approach, the paper draws on socio-spatial constructions implemented by four ecovillages currently in operation: La Cité écologique (Canada/United States), Torri Superiore (Italy), Hallingelille (Denmark) and Hameau des Buis (France). While each of these experiences is unique, they



all converge on several points: a willingness to integrate their lifestyle choices into an ecological and educational approach connected to their local territory, a foundation of shared values worldwide facilitated by digital tools, and a desire to associate the basis of their social project with the construction of architectures capable of embodying it and supporting its perfectible dimension. Lastly, because it is part of a history of architectural utopias intersecting with that of environmental struggles, their quest allows for a perspective on contemporary eco-habitation issues. Living, Experimenting, Building are the axes proposed to present the cited case studies and highlight their ability to act on reality, even on very small scales.

---

## Entrées d'index

**Keywords:** Écovillages, Communautés, Architecture, Écologie, Utopies, Éco-Utopies

---

## Texte intégral

# Introduction. Des utopies réelles

Les utopies sont avant tout des créations imaginaires, des conceptions moralement inspirées visant à un monde de paix et d'harmonie, et non contraintes par des considérations réalistes qui touchent à la psychologie humaine et à la question de la faisabilité sociale<sup>1</sup>.

- 1 C'est dans les premières pages des *Utopies réelles* (2016) qu'Erik Ollin Wright (1947-2019) décrit la nature profonde des motivations utopistes, mettant en évidence une transversalité historique qui explique leur redécouverte incessante. Son cadrage pose également les fondements d'une vision qui entre étonnamment en résonance avec la période post-Covid-19. En effet, les mots suivants de Wright semblent interpeller notre actualité la plus récente :

Ce dont nous avons besoin [...] c'est bien d'« utopies réelles » : des idéaux utopiques fondés sur les potentialités réelles de l'humanité, des objectifs utopiques accessibles par étapes, des dispositifs institutionnels qui peuvent, en vue d'un changement social, orienter notre responsabilité de construire un monde dont les conditions sont imparfaites<sup>2</sup>.

- 2 Comment traduire « ce dont nous avons besoin » dans un contexte contemporain pétri de bouleversements vis-à-vis desquels nous n'avons aucune distance historique ? La crise sanitaire mondiale aurait-elle eu la vertu de mettre enfin en lumière des enjeux écologiques scientifiquement identifiés depuis les années 1960 par des ouvrages et études de référence<sup>3</sup> qui sont encore convoqués dans les mises à jour régulières des rapports internationaux<sup>4</sup> ? Avons-nous seulement la moindre idée de ce que pourraient être ces « potentialités réelles de l'humanité » ?
- 3 Serait-ce l'occasion d'aligner nos valeurs avec nos actes pour « [re]construire un monde dont les conditions sont [devenues si] imparfaites<sup>5</sup> » que nous en sommes arrivés au point de faire basculer l'équilibre de notre biosphère ? On est également tenté de revenir aux besoins humains primordiaux pour reconnaître que nos modes d'habiter la Terre sont questionnables. Le champ de l'architecture — en tant que discipline à même de soutenir et d'induire des usages par des formes — pourrait se trouver ici pleinement concerné.

## État de la question : socio-spatialité historique, potentialités et désirs éco-utopiques

- 4 Le monde communautaire est aujourd'hui composé d'entités qui se définissent comme communautés intentionnelles et/ou écovillages. Au moins depuis le xix<sup>e</sup> siècle, ce mouvement mondial continu se déploie en vagues régulières, teintées de différentes motivations idéologiques (socialisme, anarchisme, écologisme) en fonction de leur contexte historique et géographique. Leur point commun fondamental est de développer un projet social qui se traduit dans une spatialité intégrant toutes les échelles architecturales, des bâtiments aux

territoires. Plus encore, l'architecture y apparaît comme un outil d'expression privilégié, permettant de concrétiser et de faire évoluer toutes les dimensions de leur projet dans le temps.

- 5 Définis aujourd'hui comme « écovillages », ces espaces habités forment un ensemble si diversifié qu'il peut être nommé « nébuleuse communautaire ». Leur particularité est de proposer un champ d'expériences architecturales réalisant la synthèse entre besoins humains et nécessités écologiques, pour produire des modes d'habiter cohérents avec une conscience (biorégionale) des lieux<sup>6</sup>. Ces lieux que Patrick Geddes (1854-1932) qualifiait de « *places* » dès les années 1920, sont désormais plus communément nommés « territoires<sup>7</sup> ». Si les communautés des deux siècles précédents sont définies comme « des lieux de vie pluriels — à caractère politique, économique, contre-culturel, international, expérimental et utopiste<sup>8</sup> » —, les écovillages actuels s'autodécrivent comme des :

[...] communautés intentionnelles, traditionnelles ou urbaines [...] conçues consciemment par le biais de processus participatifs locaux répondant aux quatre dimensions de la durabilité (sociale, culturelle, écologique et économique) avec pour objectif de régénérer les environnements naturels et sociaux<sup>9</sup>.

- 6 Apparus au tournant des années 1990-2000<sup>10</sup>, les écovillages sont ainsi les héritiers de l'histoire peu connue des mouvements communautaires<sup>11</sup>. Ils embrassent simultanément, d'une part les élans des utopies sociales et architecturales des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, d'autre part ceux des luttes environnementales, identitaires et idéologiques du mouvement Back to the Land des années 1960-1970<sup>12</sup>. Cette période spécifique a même largement contribué à la visibilité plus grande d'un mouvement architectural alternatif écologique, valorisant l'autoconstruction et le bricolage comme outils de réappropriation des libertés individuelles<sup>13</sup>.

- 7 Retracer l'évolution des communautés et des écovillages durant les cinquante dernières années permet de rendre visibles les strates d'une histoire alternative de l'architecture. En effet, au cours de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, les expériences du Back to the Land ont été prolifiques. Le territoire des États-Unis, puis celui de plusieurs de pays européens ont vu éclore des productions architecturales communautaires annonciatrices des initiatives écovillageoises contemporaines. Il s'agit majoritairement de constructions hybrides imprégnées d'une dimension écologique qui nourrit trois caractéristiques constitutives de leurs expériences : des aspirations utopistes, des positionnements contre-culturels<sup>14</sup> et une capacité d'invention résolument tournée vers les *appropriate technologies*<sup>15</sup>. Au niveau spatial, les implantations apparaissent majoritairement encadrées par une triade symbolique *machine, home, garden*<sup>16</sup>, témoignant qu'une communauté est avant tout le résultat d'une expérience sociale et idéologique à même de façonner, voire de prototyper un espace.

- 8 Du point de vue idéologique, les pratiques de construction auxquelles il est fait référence ici interrogent de façon critique des notions fortes en architecture : modernité, technologie, progrès, style. De fait, elles remettent en question une conception de l'espace<sup>17</sup> qui contribue à faire évoluer les imaginaires collectifs au profit d'une autonomisation — ou d'un *empowerment*<sup>18</sup> — des personnes quant à leurs modes de construire et d'habiter.

- 9 On constate également que l'emboîtement d'échelles architecturales (habitat-territoire-monde) exprime le désir des nombreuses initiatives en activité aujourd'hui<sup>19</sup> de substituer à notre monde « imparfait » un mode de vie plus soutenable, incluant l'écologie, le social, l'économique et le culturel. En ce sens, l'émergence des écovillages à la fin des années 1990 marque le point de fusion d'une histoire croisée utopie-écologie<sup>20</sup>, dont on trouve une évocation prémonitoire dans le roman *Ecotopia* de Callenbach<sup>21</sup>. Il ne s'agit plus d'un u-topos lointain et brumeux comme dans l'*Utopia* de More<sup>22</sup>, mais d'une expérience géographiquement située aux États-Unis, quelques États de l'Ouest ayant fait sécession avec le reste du pays. L'avènement d'une société idéale (même avec des défauts la rendant perfectible) y est rendu possible et localisable au présent. Ce glissement majeur de la notion initiale d'utopie renvoie volontairement aux utopies concrètes, réelles, ou encore réalisables<sup>23</sup>, que sont les expériences communautaires étudiées ici.

- 10 Du point de vue sociologique, la perspective de « potentialités réelles de l'humanité » guide l'approche à travers laquelle le monde communautaire est abordé. Le caractère tangible d'une réalité vécue s'appuie sur le constat que la nature de ses productions architecturales est fortement liée à un attachement au travail, à la production de ressources et à des modes de gouvernance spécifiques. Ainsi, certains lieux communs tombent : les communautés, longtemps perçues comme des lieux d'oïveté et d'errance, peuvent réussir un ancrage dans

le monde réel<sup>24</sup>. Dès lors, leur capacité à durer se structure par un bricolage organisationnel relevant le défi quotidien de faire se rejoindre aspirations idéologiques et nécessités économiques, pour (ré)inventer — à l’instar de tout dispositif institutionnel — une vie collective cohérente et stable.

## Problématique et hypothèse : puiser dans l’expérience des pratiques alternatives.

- 11 Pour aborder la problématique centrale, il convient de contextualiser la mise en perspective des expériences écovillageoises retenues. Les multiples impacts des activités humaines<sup>25</sup> sur la biosphère incitent à envisager de mieux habiter la Terre. Parallèlement, mais en lien direct avec le champ de l’architecture, les rapports du Groupe d’experts intergouvernemental sur l’évolution du climat (GIEC) rappellent régulièrement que le secteur du bâtiment contribue à près de 30 % de la production mondiale de gaz à effet de serre.
- 12 Posant une vision collective comme idéal de référence, les quêtes utopistes relèvent de la mécanique de projet. Leur activation pourrait fonctionner non plus comme un cadre supplémentaire bardé d’objectifs à atteindre, mais comme un processus d’expérimentation, modelable, adaptable en tout lieu et à tout moment. Pour autant, la façon de mettre en œuvre ce type de mutation à l’échelle d’une ville, d’une région ou d’un pays n’est pas décrite. Dans les références littéraires utopistes<sup>26</sup>, les sociétés idéales découvertes sont des existants révélés. Seules les *Utopies réalisables* de Yona Friedman<sup>27</sup> et certains de ses travaux précédents proposent des approches applicables en milieu urbain, qu’il s’agirait sans doute d’actualiser au regard d’une situation mondiale beaucoup plus globalisée à présent.
- 13 Dès lors, comment continuer à concevoir et construire des habitations humaines sans mettre en danger l’habitat planétaire ? Si l’échelle de la ville est dorénavant trop complexe pour être abordée de front, pourquoi ne pas réduire la focale ? Quelle place les micro-expérimentations des communautés et écovillages pourraient-elles prendre face aux besoins mondiaux déjà identifiés<sup>28</sup> ?
- 14 Pour éclairer cette problématique, l’hypothèse est posée qu’en tant qu’alternatives aux modèles urbains, les écovillages actuels répondent à des besoins humains nécessairement simplifiés. Ils construisent des architectures en adéquation avec des modes de vie résilients et soucieux du futur des écosystèmes dont ils sont parties agissantes. Spontanément convaincus que « pour tout type de technique, d’activité ou d’organisation, il existe un seuil au-delà duquel le développement devient contre-productif et nuit à la situation qu’il était censé améliorer<sup>29</sup> », ils mettent en œuvre des dispositifs non modélisables, néanmoins à même de faire exemple pour différents types de contextes et de petites échelles humaines.
- 15 Pour montrer dans quelle mesure les initiatives communautaires sont effectivement capables de répondre aux enjeux de résilience évoqués, le développement se structure en deux points : vivre-expérimenter, puis expérimenter-construire. Chacun est abordé à travers une dialectique entre les aspects observables (tangibles) et la dimension de *work in progress* (prospective) des initiatives communautaires présentées ici. En effet, habiter durablement en écovillage suppose l’existence d’une méthodologie commune, rendant les initiatives capables d’aligner usages et formes par des moyens adaptés à chaque contexte. Autrement dit, entre les nécessités de vivre et de construire, expérimenter constitue une interface évolutive.
- 16 Partant du constat que l’architecture est le mode d’expression et le réceptacle d’un projet global propre au monde communautaire, il s’agit d’apporter un éclairage sur la ressource potentielle que les écovillages actuels pourraient représenter au regard de mutations nécessaires. Leurs modes constructifs s’appuyant souvent sur des démarches d’autoconstruction, leurs références techniques comme esthétiques puisent dans les pratiques vernaculaires<sup>30</sup>.

## Méthodologie

- 17 L’histoire architecturale des communautés et des écovillages n’a qu’un intérêt restreint si elle se limite à une approche formelle, technique ou esthétique. Une démarche pluridisciplinaire a été développée<sup>31</sup> et a fait émerger une historiographie croisée de l’utopie



et de l'écologie. Une séquence historique (1965-2015), un périmètre géographique (États-Unis-Europe), ainsi qu'un échantillon de huit terrains ont été définis<sup>32</sup>, pour recueillir et traiter les données.

- 18 La séquence historique contemporaine révèle une densité importante d'événements concomitants à l'émergence des écovillages dans les années 1990, ainsi que les enjeux écologiques constitutifs de leur propos. Le périmètre géographique de la recherche a nécessité de créer deux sous-séquences historiques. Dans un premier temps (1960-fin des années 1980), le territoire des États-Unis est le plus en pointe en matière d'expériences communautaires, avec un apogée architectural inventif dont l'Europe reçoit les influences par le jeu des transferts culturels<sup>33</sup>. À la fin des années 1990, les études et financements apportés par la fondation danoise Gaïa Trust fédèrent une mobilisation éparse et mettent l'Europe en capacité de prendre le relais pour faire émerger le concept d'écovillage. Il en résulte deux autres sous-séquences historiques : 1965-1995 pour les terrains américains et canadien (les deux sites de la Cité écologique étant à l'articulation de la période), et 1995-2015 pour les terrains européens (Italie, Danemark, France).
- 19 L'échantillon retenu s'est construit sur la concordance de trois critères : 1) des communautés en activité (observation d'expériences en cours, ouverture aux enjeux écologiques mondiaux, accueil de visiteurs, témoignages des habitants)<sup>34</sup> ; 2) la longévité de leurs expériences (double analyse comparative entre expériences elles-mêmes et sous-périodes historiques) ; 3) un engagement architectural écologique (construction de bâtiments, réhabilitation de sites et de territoires). Ces critères combinés ont permis de mettre en évidence les dynamiques en cours dans l'évolution du mouvement communautaire mondial.
- 20 Parmi les huit terrains étudiés, quatre expériences sont retenues pour la rédaction de cet article, qui se concentre sur la période d'émergence des premiers écovillages à partir des années 1990 : la Cité écologique (située en deux lieux, au Canada, 1983, et aux États-Unis, 2003), Torri Superiore (Italie, 1997), Hallingelille (Danemark, 2005) et le Hameau des Buis (France, 2011) (fig. 1 à 5).

**Figure 1. Cité écologique Ham Nord (Québec, CA, 1983)**



© Sylvia Amar, 2017

**Figure 2. Cité écologique Colebrook (New Hampshire, EU, 2003)**



© Sylvia Amar, 2017

**Figure 3. Torri Superiore (Italie, 1997)**



© Sylvia Amar, 2018

**Figure 4. Hallingelille (Danemark, 2005)**





© Sylvia Amar, 2018

**Figure 5. Hameau des Buis (France, 2011)**



© Sylvia Amar, 2018

- 21 Si l'échantillon reflète une diversité d'expériences, sa représentativité reste relative en termes statistiques et renvoie à une difficulté majeure pour la recherche dans ce domaine : l'apparition et la disparition rapide de nombreux projets communautaires rend leur comptabilisation complexe. À l'heure actuelle, les données chiffrées sur les communautés sont toujours partielles et difficiles à vérifier. Pour cela, on s'attache à privilégier la dimension qualitative des résultats, empruntant ce parti pris aux modes d'action communautaires eux-mêmes.
- 22 Concernant le traitement de l'ensemble des données recueillies, des grilles d'analyse et de synthèse ont permis de les vérifier, croiser, comparer. Les corpus scientifiques et littéraires rassemblés sont venus en soutien de l'analyse pluridisciplinaire et prospective proposée.
- 23 Enfin, il convient également de préciser le cadre théorique dans lequel le fait d'habiter en écovillage est interrogé. Une attention particulière est apportée au dispositif symbolique *machine, home, garden* défini par Dolores Hayden<sup>35</sup> et à sa résonance avec le concept *Place Work Folk* initié par Patrick Geddes (1854-1932). Ces deux triades sont largement développées par le courant du *bioregionalism* américain<sup>36</sup> et son pendant européen, le territorialisme<sup>37</sup>. La dimension éco-topique avancée s'appuie sur l'historiographie croisée des



utopies architecturales et des luttes environnementales évoquée plus haut<sup>38</sup>, qui intervient comme une grille de lecture permettant d'aborder les enjeux d'habitat écologique soulevés.

## Vivre-expérimenter, un acte de rupture et de réinvention

- 24 L'architecture est un langage pour le monde communautaire. Pour ceux qui les observent, elle fournit un prisme de lecture socio-spatial. Mais avant d'aborder la nature et les formes propres aux bâtiments qui accueillent les projets écovillageois, il est primordial de décrire succinctement leur organisation socio-économique pour comprendre les conditions et les besoins du projet architectural.
- 25 Il faut également insister sur le fait que l'implication architecturale communautaire constitue un acte de rupture et de réinvention. Partir habiter en écovillage oppose une décision alternative au *mainstream*<sup>39</sup>, soit une extraction physique du mode de vie urbain standardisé et dominant. Pour autant, s'ils sont en quête de réinvention, comment et de quoi les habitants des écovillages vivent-ils ?

## Des économies faibles en quête de liens

- 26 Simultanément au dispositif d'expérimentation socio-spatial qu'elles construisent, les communautés mettent en place une structure économique en adéquation avec les fondements de leur projet collectif. La dimension utopique soutient cette construction dans une dynamique de *work in progress* permanent : les dispositifs communautaires sont alors potentiellement des lieux où cherchent à se concilier une économie et une écologie de vie perfectibles dont les habitants témoignent :

Est-ce que vous voulez une alternative ? C'est oui, mais on veut la faire dans la réalité, pas en théorie. C'est un exemple vivant. Ce n'est pas parfait, nous avons beaucoup de limitations, de compromis, de contradictions, beaucoup, beaucoup... Mais en même temps, nous sommes ici depuis trente ans et ça continue (L., Torri Superiore, Italie, 2018).

- 27 Dans ce cadre, l'économie désigne le système organisationnel de la communauté, soit l'ensemble de ses activités et des revenus nécessaires à sa subsistance. La dimension écologique, déjà présente dans un minimalisme des besoins, se retrouve dans le système de valeurs. Ce dernier est décliné à travers la structuration du projet et ses modes de gouvernance (statut du foncier et des bâtiments, instances de décision, formes de participation). Partant de ces notions élargies, économie et écologie représentent pour les écovillages deux sphères qu'il s'agit d'harmoniser parfaitement au quotidien, en reliant d'une part l'héritage du « rêve éveillé » des utopies sociales<sup>40</sup>, d'autre part « la responsabilité envers les générations futures » apparue avec les premières prises de conscience des impacts des activités humaines sur la biosphère<sup>41</sup>. L'architecture apparaît alors comme le liant de cet enjeu.
- 28 Les systèmes de vie éco-logiques rencontrés n'entendent pas échapper au principe de réalité de l'économie de marché, mais y introduisent une nuance importante. Sans y faire référence directement, les témoignages recueillis montrent qu'ils s'inspirent des modèles de simplicité volontaire et de décroissance<sup>42</sup> fondés sur l'idée de recréer du sens entre les sphères de l'économie et de l'écologie. Ce positionnement va de pair avec la volonté de ne pas être captif du système capitaliste et de ses évolutions néolibérales successives<sup>43</sup>.
- 29 Cependant, chaque initiative reste spécifique, alors même que l'on constate que plusieurs typologies d'activités communes émergent des expériences communautaires (artisanat, agriculture, cadres et professions libérales, entreprises). Elles cohabitent à différents niveaux de développement dans chaque communauté, tout en induisant l'intégration dans le schéma spatial des lieux dédiés à leur mise en œuvre. Donnons quelques exemples : l'artisanat écoresponsable dispose d'ateliers dédiés à la Cité écologique (création, recyclage de vêtements, objets éthiques). Les microproductions alimentaires sont très présentes et gérées dans les cuisines communautaires ou des installations locales partagées, comme à Torri Superiore et au Hameau des Buis (huile d'olive, confitures, plantes, légumes, fromages, pain).

L'agriculture plein champ est développée à la Cité écologique, à Torri Superiore et au Hameau des Buis. Le travail à distance trouve sa place dans les logements individuels, notamment au Hameau des Buis et Hallingelille. Enfin, on trouve également les sièges et les bureaux d'entreprises écoresponsables au sein des deux cités écologiques d'Ham-Nord et Colebrook (équipements agricoles et structures de panneaux solaires, recyclage de palettes).

30 Des nuances existent au sein de ce panel et méritent d'être soulignées. Les deux Cités écologiques (Ham Nord et Colebrook) ont développé, avec l'entreprise Kheops International Inc., une activité artisanale qui, dépassant les besoins strictement communautaires, dynamise directement un tissu local en crise<sup>44</sup>. Les locaux sont donc physiquement installés, d'une part au sein de la communauté de Ham-Nord pour les ateliers de fabrication, d'autre part à la lisière du territoire de la communauté et de la petite ville de Colebrook, générant ainsi des emplois pour plusieurs dizaines d'habitants. Ce cas reste exceptionnel. En effet, les autres écovillages visités restent centrés en priorité sur leurs besoins propres, puis sur une commercialisation des éventuels surplus à des échelles infimes et locales. Lorsque c'est le cas, ces surplus attirent régulièrement des populations extérieures. En effet, si le Hameau des Buis organise un marché par semaine pour vendre ses productions (légumes, fromages, pain) alors que la communauté est loin d'être en autosuffisance alimentaire, c'est probablement parce que ce rituel hebdomadaire participe de son intégration locale, fait connaître son école<sup>45</sup> et peut potentiellement attirer de nouveaux résidents. À Torri Superiore, l'activité d'hôtellerie a été déterminante pour le chantier de restauration du village et participe du projet initial, comme de l'équilibre économique de la communauté. Les visiteurs entrent dans l'intimité des espaces et des usages par une vente de confitures faites à partir de ses agrumes, de tisanes issues de cueillettes sauvages, et de quelques litres de sa précieuse huile d'olive.

31 Les activités de service génératrices de revenu pour la communauté sont elles aussi bien représentées dans l'économie de ces organisations. Le secteur des offres de formation y tient une place importante, avec diverses thématiques et formules principalement proposées sous la forme de *workshops* liant théorie et pratique, notamment au Hameau des Buis et à la Cité écologique (communication non violente, éducation à l'environnement, permaculture...). Les accueils de stagiaires (bénévolat, jeunes volontaires, personnes en démarche d'intégration) se font dans les maisons communautaires et les extérieurs agricoles, forestiers ou champêtres inclus dans le périmètre de l'écovillage.

32 Il faut aussi mentionner l'existence d'une forme plus classique d'entreprises individuelles qui n'ont pas attendu le confinement pour pratiquer le travail à distance plusieurs jours par semaine. À l'appui de ce choix, le confort des logements (écologiques ou bioclimatiques) est mis en avant à Hallingelille et au Hameau des Buis. Il peut s'agir également d'activités recevant du public, comme pour le groupement d'ostéopathes installés à Hallingelille depuis 2018, dont certains sont également résidents de la communauté depuis sa création.

33 La diversité des exemples décrits par secteurs d'activité montre qu'il existe une dimension microterritoriale partagée. Les échanges avec l'extérieur sont faits d'insertion et/ou de création d'emploi, d'approvisionnement dans les coopératives alentours, d'inscription ou d'animation de réseaux régionaux (produits de terroir, écotourisme, permaculture...). Les structures économiques et écologiques des écovillages peuvent être ainsi être qualifiées de douces ou faibles. En effet, elles sont davantage en quête d'équilibre que de croissance, de production raisonnée (en fonction de besoins délibérément limités) que d'excédents, de bénéfices ou de spéculation. Ce décalage avec le système de production-consommation *mainstream* est consciemment choisi et fondamental : c'est sur lui que repose l'édifice de la communauté en termes de vie et de survie. Dans sa dimension critique, la notion de faiblesse renvoie à la faible représentativité du phénomène communautaire au regard de la surface planétaire et de la population mondiale concernées<sup>46</sup>. Cependant, l'idée de position faible évoque également le caractère artisanal des économies communautaires. L'abandon d'une ambition industrielle semble davantage compatible avec une échelle territoriale dont la vitalité reste basée sur des échanges de proximité. De fait, si les activités sont destinées en priorité aux besoins des habitants, la porosité avec l'extérieur reste précieuse pour la communauté<sup>47</sup>.

34 Au-delà, la volonté d'ouverture et d'échange constitue d'une part un trait de caractère historique du mouvement communautaire, d'autre part elle renforce une ambition structurelle des utopies réelles. L'invention d'un cadre de vie avec une économie propre y est toujours envisagée dans une appartenance au monde — non dans une retraite isolée — avec le

désir d'un fonctionnement fondé sur des échanges spontanés, fluides, avec l'environnement immédiat. Ces échanges relèvent de pratiques de réseau qui trouvent leurs ancrages dans l'héritage de strates historiques qui enlacent le Phalanstère de Fourier à l'histoire de la pensée systémique, pour venir illustrer (sans s'en réclamer non plus) les préceptes du *bioregionalism* et du territorialisme.

## Le mythe de l'autosuffisance en héritage

- 35 Un autre héritage ancien rattache les économies écovillageoises aux fondements des utopies sociales : la recherche d'une autosuffisance alimentaire et énergétique, qui a un impact certain sur l'organisation spatiale. Loin d'être atteinte par les écovillages cités, l'autonomie fait pourtant l'objet de tentatives variées qui participent de cette économie faible de la communauté. Au niveau alimentaire, les activités agricoles et artisanales sont loin de couvrir les besoins en nourriture de la plupart des écovillages. Seule la Cité écologique, qui dispose d'un grand potentiel agricole exploité, arrive depuis peu jusqu'à 90 % de ses besoins (légumes, fruits de saison, œufs) sur le site du Québec<sup>48</sup> (fig. 6 à 8).

**Figure 6. Depuis 2022-2023, la Cité écologique Ham Nord (Québec) dispose d'une autonomie alimentaire d'environ 90 % pour une population de 150 personnes**



© Sylvia Amar, 2023

- 36 Au niveau énergétique, l'objectif d'autosuffisance est encore plus complexe. Le Hameau des Buis, créé sur la base d'un programme de construction d'habitations bioclimatiques (2005-2011), aurait pu, en théorie, atteindre cette projection. Des dispositifs d'énergies renouvelables (panneaux solaires essentiellement) et de recyclage des eaux (toilettes sèches, épuration phytosanitaire) ont effectivement été intégrés dès les phases de conception des équipements du site et le collectif fondateur y est resté attentif durant les phases de construction (fig. 9 à 10). Cependant, le Hameau des Buis ne dispose d'aucune source d'eau sur son terrain, ce qui rend indispensable un approvisionnement complémentaire en électricité et en eau courante.

**Figure 7. Panneaux solaires devant la maison de Lars, à Hallingelille**



© Sylvia Amar, 2018



**Figure 8. Zone de phytoépuration au Hameau des Buis**

© Sylvia Amar, 2018

- 37 Ces deux exemples rejoignent la majorité des situations rencontrées, faisant de la question énergétique l'un des sujets les plus complexes à gérer pour les écovillages. En effet, les réglementations constituent souvent les premiers obstacles infranchissables, et les moyens techniques évoluent sans cesse. Les investissements privés misent sur le long terme et ne sont pas suffisamment productifs pour se dispenser d'un raccordement aux réseaux officiels d'énergie. Ainsi, l'injonction des *droppers* des années 1970 à vivre *off-grid* n'avait pu se concrétiser, et elle se trouve encore aujourd'hui majoritairement renvoyée à des horizons perfectibles.
- 38 La nécessité de mieux habiter la Terre pourrait-elle amener à redistribuer les cartes des monopoles et délégations des réseaux de flux indispensables aux besoins humains, et ainsi se rapprocher des revendications des défenseurs des biens communs ? Cet autre horizon perfectible est largement discuté dans des cadres scientifiques proposant de nouvelles approches anthropologiques, économiques et politiques<sup>49</sup>.

## Gouvernance partagée, simplicité volontaire et décroissance.

- 39 L'observation des lieux visités incite à penser que vivre en écovillage suppose : 1) de rompre avec un mode de vie urbain, 2) de réinventer des économies locales et 3) de gérer les idéaux de référence hérités des utopies sociales et architecturales. Ces trois ingrédients majeurs ne peuvent cependant se passer d'un liant essentiel : le mode de gouvernance.
- 40 L'absence de règles de vie clairement définies et le flou décisionnel étaient parmi les premières causes d'éclatement des communautés intentionnelles des années 1960-1970<sup>50</sup>. Aujourd'hui, la durée d'existence constatée des écovillages rencontrés (entre cinq et trente années de fonctionnement) semble confirmer qu'en accordant d'emblée une place importante à leurs instances de régulation, les modes de gouvernance ont atteint une forme de maturité, et ainsi de stabilité dans le temps.
- 41 Bien que les fonctionnements respectifs soient nuancés, la constitution de groupes de réflexion et la prise de décision par consensus<sup>51</sup> constituent des repères communs. En général, une instance de direction générale — un conseil composé de personnes de statuts différents (fondateurs, résidents, personnalités extérieures) — se réunit entre une et deux fois par an pour définir les grandes orientations. Et pour ce qui concerne le quotidien, une spécificité des écovillages est d'avoir mis en place des moments très réguliers dédiés à la concertation. Pour exemple, à Torri Superiore, l'assemblée générale des membres a lieu deux fois par an, le conseil des dirigeants se réunit tous les trimestres et celui des résidents une fois par semaine. À Hallingelille, où la dimension de concertation est plus libre, les habitants



participent à des réunions mensuelles optionnelles. Ils sont par ailleurs organisés en groupes d'intérêt et s'engagent à donner six jours de travail collectif par an. Au Hameau des Buis, une assemblée mensuelle permet de valider les décisions par consentement selon une répartition des rôles liée aux compétences des personnes en fonction des projets examinés. Le collectif est systématiquement consulté préalablement à une décision considérée comme majeure. Le cas de la Cité écologique est là encore atypique. Avec l'expérience du plus grand nombre d'habitants, dont la limite est fixée à 150 personnes sur son site initial, cet écovillage fondé sur une école alternative s'est dupliqué après vingt ans de fonctionnement pour encourager la nouvelle génération à développer ses propres projets. À l'instar d'une complémentarité des activités économiques évoquées plus haut, les systèmes de gouvernance des deux entités sont similaires et certaines personnes font partie des conseils des deux lieux. Leur définition de la gouvernance synthétise les composantes rencontrées ailleurs, avec le souci de garder une grande fluidité entre et au sein des cadres définis :

Au fil des années, nous avons pris des décisions en utilisant différentes méthodes de gouvernance, parfois en fonction des besoins du moment. Le conseil d'administration actuel est composé de toutes les personnes actuellement en charge des différents services et/ou entreprises de la communauté, son rôle est de superviser la fonctionnalité de l'écovillage et de s'assurer que nous suivons notre mission et notre vision. [...] Les décisions majeures concernant l'ensemble de la communauté sont basées sur le vote de tous les membres adultes avec une règle de majorité à 80 %<sup>52</sup>.

42 Ce descriptif rapide des modes de gouvernance des terrains cités met à nouveau en évidence que leur expérimentation est aussi spatiale que sociale et que ces deux composantes sont intrinsèquement soumises à de multiples contraintes. Mais s'il s'agit de micro-unités de vie, leur organisation n'en est pas moins complexe. Elle requiert un investissement personnel-collectif égal, destiné à cimenter et articuler l'ambition écologique globale. Plus encore, elle s'appuie sur une autre exigence : concilier un système social ouvert avec une expérience spatiale relativement fermée, limitée dans ses ambitions d'autosuffisance. Cette quête d'équilibre renvoie aux tensions, limites et fragilités inhérentes au processus de consensus du projet communautaire et de sa dimension utopiste.

43 Cependant, les systèmes de gouvernance partagée se sont peaufinés au fil du temps. Les communautés peuvent ainsi relever le défi de conjuguer paramètres concrets (occupation d'un terrain, constructions, réglementations, logements, nourriture, activités à revenus) et valeurs humanistes (justice sociale, éducation en milieu ouvert, égalité, participation). Le désir d'une société plus inclusive, égalitaire et participative est l'une des motivations les plus fortes des initiatives communautaires. La vision écologique s'est toujours adossée à ces valeurs démocrates et solidaires<sup>53</sup>, en accord avec lesquelles, pour stopper les impacts des activités humaines sur l'environnement et remédier à la crise écologique, il faudrait opérer un retour vers les vraies richesses que sont les vies familiales et sociales. Une reconnexion avec la nature, et plus généralement avec le vivant (du systémique au tellurique), est la clé intemporelle de cette articulation. Pour les écovillages actuels, il s'agit ainsi d'activer une capacité à « faire de l'utopie » en s'efforçant de réduire les distances entre l'économique et l'écologique, entre les valeurs démocratiques et les nécessités quotidiennes, entre l'habitat et le territoire, entre la communauté implantée localement et les écovillages organisés mondialement.

## Expérimenter-construire, architectures frugales et écotopiques

44 En tant que médium d'expression pour les organisations communautaires, l'architecture est amenée à incarner les différentes strates de leurs projets (économies faibles, gouvernances partagées, ancrage territorial) par la production de bâtiments aux fonctions et à l'esthétique appropriées. Quelles formes d'habitat sont produites dans les écovillages ? Comment ces formes s'insèrent-elles dans l'histoire officielle de l'architecture ? Comment l'écovillage local participe-t-il de la création d'un réseau planétaire ? Ces trois questions guident la rapide exploration formelle et idéologique qui suit, selon la logique d'emboîtement d'échelles (habitat, territoire, monde) proposée en introduction.

## De l'intégration locale vers l'uniformisation mondiale

- 45 Sur la période qui s'étend de 1965 à nos jours, l'ensemble des initiatives communautaires observées montre clairement une évolution du langage architectural entre la vague du mouvement Back to the Land (1965-1985) et celle de l'émergence des écovillages (à partir des années 1990). Les expériences hippies ont largement exploré la construction de dômes géodésiques, initié l'intégration de matériaux recyclés (carcasses de voitures, canettes en aluminium ou verre, pneus usagés) ou encore redécouvert l'art de la cabane<sup>54</sup>. Ces pionniers de l'habitat alternatif ont revendiqué des voies stylistiques aux antipodes des canons de la modernité. Cependant, malgré une présence spatiale repérable et forte, nombreuses sont les communautés qui ont périclité faute de bases organisationnelles solides.
- 46 Trente ans plus tard, les écovillages ont sensiblement mûri sur ce point, comme le montrent les choix de gouvernance et de systèmes de subsistance détaillés préalablement. De fait, leurs architectures ont évolué elles aussi : si on peut parler d'architectures signal ou performatives dans les années 1960 à 1980, les productions écovillageoises observables sont désormais beaucoup plus classiques (fig.11).
- 47 En comparaison avec les communautés des années 1960-1970, les écovillages contemporains, comme Hallingelille (DK), adoptent une architecture traditionnelle pour des constructions plus performantes d'un point de vue écologique (2018).

**Figure 9. Vue sur l'écovillage Hallingelille (DK)**



© Sylvia Amar, 2018

- 48 En règle générale, les maisons individuelles ou les très petits immeubles collectifs sont de style traditionnel, construits en matériaux locaux et écologiques (bois, paille, chanvre) comme à Hallingelille, au Hameau des Buis ou à la Cité écologique Ham-Nord. Les bâtiments existants font l'objet de restaurations inspirées d'une logique bioclimatique comme l'ancien mas transformé en maison commune au Hameau des Buis :

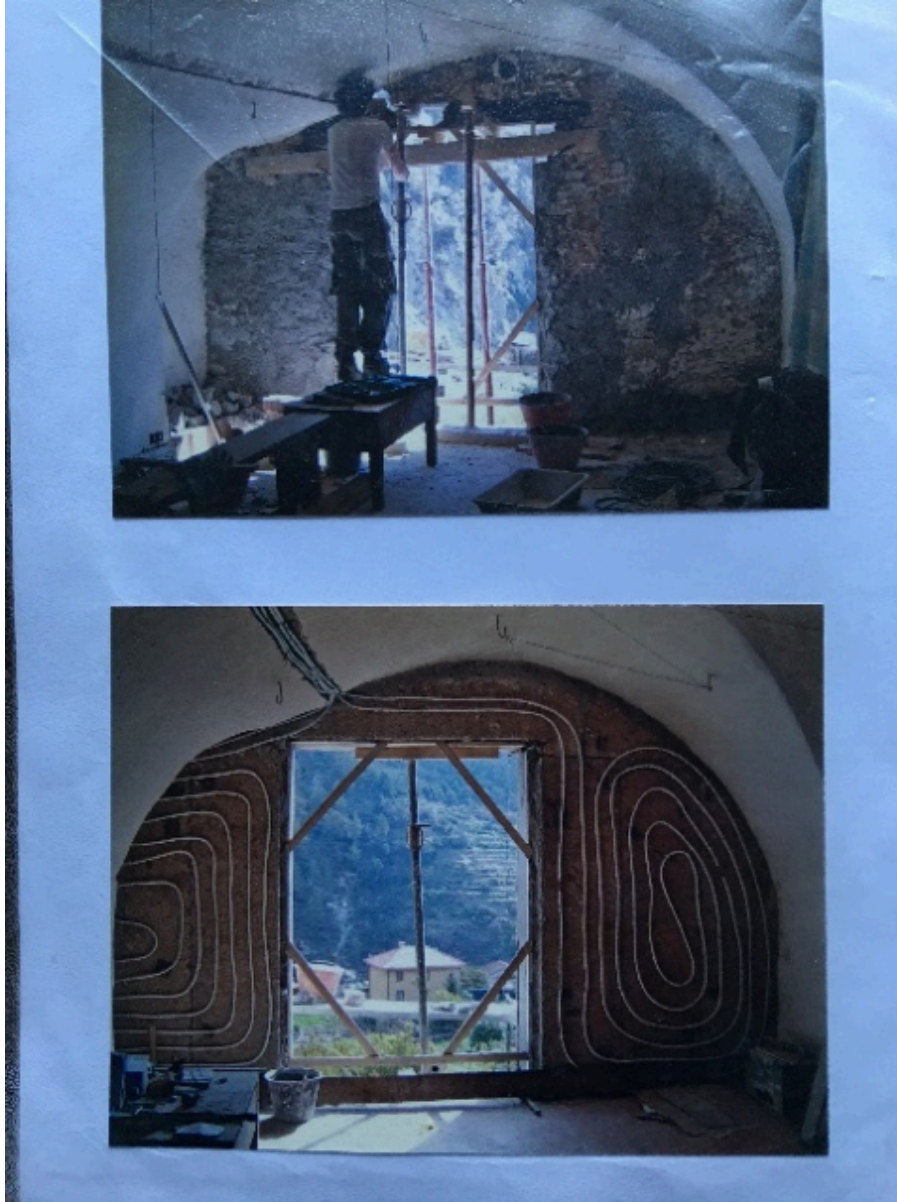
Ce lieu comportait 5 hectares, dont un hectare constructible [...]. Le développement du Hameau des Buis a commencé deux ou trois ans après la création de l'école. Les deux opérations ont été menées en parallèle. [...] Le mas a été presque entièrement démonté pour être restauré en bâtiment bioclimatique. On a fait une véranda au sud, qui a permis de réchauffer le bâtiment, et une isolation en terre-paille à l'intérieur, pour garder la chaleur ; le toit a été entièrement refait, une rehausse en bois a permis de gagner un étage. Tout a été mis en œuvre avec des chantiers solidaires (S., Hameau des Buis, France, 2017).

- 49 Il faut aussi évoquer l'incroyable opération de réhabilitation menée par les fondateurs de Torri Superiore : pas moins de vingt années de chantiers participatifs, de workshops et de travaux menés par les habitants pour reconstruire un château médiéval à l'identique, avec quelques adaptations nécessaires pour répondre aux normes de sécurité d'un accueil en

agrotourisme, tout en préservant les structures, en retrouvant les matériaux et techniques locales (fig. 12) :

En Italie, il y a beaucoup de discussions sur comment faire des écovillages durables, mais [...] c'est plus écologique de recycler les habitations qui sont déjà là plutôt que de construire quelque chose de nouveau sur des terres agricoles. En Italie, il y a tous les jours des terres agricoles qui sont recouvertes avec du béton. Et ça, c'est terrible (Lucilla, Torri Superiore, 2018).

**Figure 10. Avant-après : restauration du village Torri Superiore, un chantier participatif étalé sur vingt ans**



Source : archives photographiques de Torri Superiore. ©DR

50 Juste après l'échelle des bâtiments, celle du hameau villageois est reprise couramment dans le monde communautaire. Elle correspond probablement à une taille idéale pour la grande majorité des projets actuels. La Cité écologique, le Hameau des Buis et Hallingelille sont conçus d'emblée comme des écovillages : quelques logements, une maison commune, des terres agricoles ou des jardins partagés dans des périmètres domestiques. On note toutefois qu'ils reprennent des schémas d'implantation traditionnels (fig. 13)<sup>55</sup>.

**Figure 11. L'implantation spatiale de l'écovillage Hallingelille en 2015 reprend une structure de hameau villageois organisée en anneaux**





© DR

- 51 L'objectif premier est de favoriser les trajets à pied ou les mobilités douces (vélos, petits véhicules électriques pour les plus grandes distances comme à la Cité écologique) à l'intérieur de la communauté. Les trajets entre les écovillages et l'extérieur nécessitent encore l'usage de la voiture. Même si certains mutualisent leurs véhicules à partir d'un parking à l'entrée du village (Hameau des Buis, Cité écologique, Hallingelille), les écovillages sont suffisamment éloignés des infrastructures urbaines pour renvoyer l'usage de la voiture au même horizon perfectible que celui de l'autosuffisance alimentaire et énergétique.
- 52 La mutation d'une « architecture de la contestation » vers une « architecture intégrée aux territoires » traduit une volonté des écovillages de se fondre dans leur milieu d'accueil, ne serait-ce que pour concilier avec pragmatisme convictions, vision et intégration. D'une part, en se glissant dans les codes esthétiques d'une vie rurale (habitat traditionnel, activités artisanales ...), il s'agit de rejoindre une dimension locale, qui répond aux besoins d'échange avec l'extérieur. Comparée à celle des communautés du mouvement Back to the Land, l'architecture des écovillages est basée sur une esthétique moins expérimentale mais plus acceptable par le voisinage, et surtout sur de meilleures performances (construction, consommation énergétique, niveau de neutralité et/ou d'autonomie des constructions)<sup>56</sup>. D'autre part, l'émergence des maisons de village (avec un toit étanche) marque aussi la disparition progressive du dôme géodésique bricolé en tant que forme emblématique des communautés contre-culturelles. Cet abandon va-t-il de pair avec un recul des luttes sociales et idéologiques au sein de la vague des écovillages ? Le discours actuel fait effectivement passer l'engagement écologique au premier plan, devant un affichage politique historique qui n'a pas disparu pour autant, notamment au niveau des valeurs de partage, de solidarité, d'accueil.
- 53 On constate également que les architectures intégrées sont déclinées dans de nombreux écovillages en fonction de caractéristiques locales, mettant ainsi en évidence une tendance à l'uniformisation, au niveau territorial comme au niveau mondial. Ainsi, les architectures produites reflètent une appartenance à la grande famille de l'écovillage mondial. Cette familiarité esthétique se retrouve à la Cité écologique, située au Québec et dans le New Hampshire, à Hallingelille, dans la région de Copenhague, et au Hameau des Buis, en Ardèche.
- 54 Enfin, l'organisation spatiale de l'écovillage montre que ceux-ci ne sont pas coupés de l'histoire des mouvements communautaires plus anciens (localisation éloignée, seuils d'entrée et de sortie marquant la sanctuarisation d'un espace, réinterprétation de formes emblématiques, emprunts au vernaculaire)<sup>57</sup>. Le caractère rural de leur univers de référence et leur tendance à l'uniformisation planétaire laissent penser qu'ils se rapprochent sans doute davantage des diverses tentatives de phalanstères de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et des kibboutz du début du XX<sup>e</sup> siècle que des initiatives plus débridées et contre-culturelles des années 1960-1980.

## À quelle histoire de l'architecture les formes écovillageoises renvoient-elles ?

- 55 Les écovillages semblent relever d'un style que l'on pourrait qualifier d'architecture « écotopique », moins créative que celles des communautés des années 1960-1970 mais plus appropriable. Elle serait également moins visible mais plus intégrée aux contextes ruraux. Les



terrains observés montrent que l'architecture conçue pour le mode de vie écovillageois synthétise plusieurs composants : un recyclage de l'existant quand il existe et la création d'aménagements spatiaux combinant jardins partagés, petites exploitations agricoles et autres entreprises familiales.

- 56 Cette observation conduit à examiner à nouveau les motivations idéologiques : les terrains observés connectent, au cœur de leurs démarches constructives, les fondements de la simplicité volontaire et de la décroissance avec des courants alternatifs et minoritaires de l'architecture. Cette posture explique pourquoi les habitants se dirigent vers des architectures en quête de simplicité et d'invention, autant dans les formes que dans les matériaux employés et les méthodes de construction. Ainsi, à Torri Superiore, les pratiques d'autoconstruction<sup>58</sup> sont très présentes dans les chantiers de création des écovillages (workshops collectifs, chantiers participatifs) (fig. 14). Au Hameau des Buis, les habitats construits ou restaurés s'appuient sur des principes bioclimatiques qui font directement référence au courant de l'architecture vernaculaire<sup>59</sup>.

**Figure 12. Construction du Hameau des Buis (2006-2011), chantier participatif suivi par l'architecte Pierre-Louis Gomez**



© Hameau des Buis

- 57 Parallèlement, dans le champ de l'architecture, la référence ou le retour au vernaculaire font l'objet d'une redécouverte récente, notamment par les groupements d'architectes qui prônent une « frugalité heureuse en architecture<sup>60</sup> ». Ils reprennent et actualisent des logiques architecturales locales anciennes (implantation, usage de la pierre ou de la terre crue).
- 58 Une autre mouvance plus ancienne est à mentionner ici. Il s'agit du *natural* ou *ecological design*, décrit et théorisé dès les années 1970 par l'architecte américain Sim van der Ryn (1935-2024). Dès ses débuts, celui-ci s'attache à déconstruire le superflu en matière de conception et de construction d'une habitation, effectuant un travail de réconciliation entre besoins humains basiques et écoute du site<sup>61</sup>. Aujourd'hui, bien que très peu connue, son approche pourrait être considérée comme l'une des expressions les plus abouties du mouvement de la simplicité volontaire en architecture.
- 59 Pour au moins cette raison, il est intéressant de consacrer ici quelques lignes au parcours de Van der Ryn, architecte, également enseignant et écrivain. Dès la fin des années 1960, il commence sa démarche de façon empirique auprès de jeunes architectes en formation à la Design School of Architecture de l'UC Berkeley (fig. 15).

**Figure 13. The Ark. Making a Place in the Country (1971-1972)**

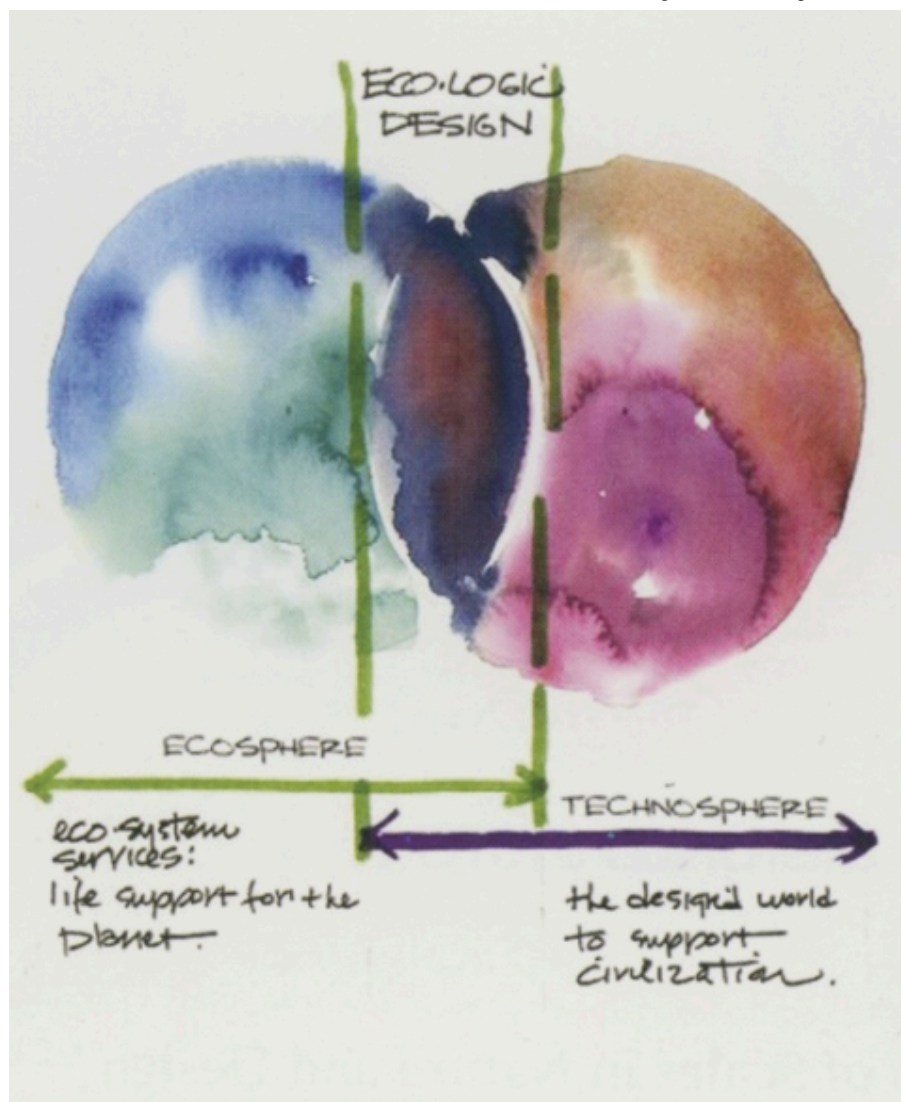


Workshop théorique et pratique (construction d'espaces communs et d'abris individuels), mené hors du campus de UC Berkeley par Sim van der Ryn et Jim Campe, validant un semestre de cours pour un groupe de 15 étudiants, 1971.

© Photo : Jim Campe, collection de documents Jim Campe, Environmental Design Archives, Université de Californie, Berkeley.

60 Avec son jeune assistant, Jim Campe (1942- ) qui sera le compagnon de route des années à venir, il rejoint les convictions des artistes et des quelques architectes engagés dans les communautés contre-culturelles du moment. Tous mettent en avant une pratique expérimentale de l'architecture volontairement en rupture avec les codes de la profession. C'est dans ses premiers écrits que Van der Ryn ouvre avec la notion de *natural design* un champ hybride, où les compétences de l'architecte viennent à la rencontre des pratiques des autoconstructeurs<sup>62</sup>. Par la suite et dans ses œuvres les plus récentes, *ecological design* remplace *natural design*, élargissant sa vision à une architecture tournée vers une cohésion pleine et entière avec le vivant (fig. 16).

**Figure 14. Aquarelle de Sim van der Ryn montrant l'émergence de l'*ecological design* à l'intersection de l'écosphère et de la technosphère**



© Sim van der Ryn (avec l'aimable autorisation de Micah van der Ryn).  
Source : *Design for Life*, Layton (Utah, États-Unis), Gibbs Smith, (2005).

- 61 Van der Ryn voit alors l'architecture comme un système organique, entretenant des liens, créant des réseaux, irriguant des territoires. Il place la mise en œuvre et la participation des futurs habitants — avant, pendant et après la réalisation d'un projet — comme principe fondateur de la dynamique de projet.
- 62 On peut citer d'autres exemples de la simplicité volontaire en architecture, telles les démarches d'André Ravereau<sup>63</sup> et d'Hassan Fathy<sup>64</sup>. Comme celles de Van der Ryn, elles restent peu diffusées en termes d'enseignement et de pratique. Toutefois, bien que minoritaires, elles interrogent les enjeux contemporains les plus pointus en matière d'éco-architecture (construction participative, recyclage des matériaux, économie de moyens et d'espace, intégration de techniques adaptées à la géographie et au climat). On aimerait imaginer qu'elles deviennent l'objet d'une attention partagée par une profession encore très contrainte par les programmes de construction, et des systèmes de formation liés aux standards d'un secteur du bâtiment globalisé.

## Les utopies écovillageoises et la carte du monde

- 63 Des années 1960 à nos jours, la quête communautaire, dans sa grande diversité, est finalement très loin de se limiter à l'idée de vivre dans un habitat écologique pour y mener une vie rurale éloignée du reste du monde. Si la « nébuleuse communautaire » a toujours été connectée à son territoire d'implantation — de par son histoire liée à des mouvements de populations, entre régions et continents<sup>65</sup> —, elle a aussi toujours été préoccupée par les échanges réciproques et la construction de réseaux d'interactions. À cette échelle également, les champs de l'architecture, des utopies et des évolutions technologiques<sup>66</sup> apparaissent profondément liés. Ce constat est renforcé depuis une vingtaine d'années par une nouvelle

typologie de connexions : internet conditionne désormais, autant qu'il donne à voir, l'existence du monde communautaire sur la carte du globe.

64 Comme la majorité des initiatives recensées, les écovillages évoqués ici sont affiliés à des organisations nationales ou internationales qui ont récemment pris une ampleur inédite grâce aux technologies numériques. Les deux plateformes les plus fédératrices actuellement sont le Global Ecovillage Network (GEN) et la Foundation for Intentional Communities (FIC). Cette échelle constitue un marqueur significatif des évolutions introduites et expérimentées par les écovillages actuels.

65 Deux images presque similaires, actualisées régulièrement, sous-tendent cette réflexion : deux cartes diffusées par le GEN et par la FIC figurent à elles deux les localisations d'environ 2 000 écovillages<sup>67</sup>. Certains sont proches de grands centres urbains, d'autres en sont très éloignés : la diversité reste la règle. Ces cartes sont des dessins, pas même des vues satellites, mais elles inscrivent physiquement les communautés et écovillages dans l'espace géographique réel et dans le présent. À la trilogie *Place Work Folk*, de Patrick Geddes<sup>68</sup> — qui précède et inspire les mouvements du *bioregionalism* et du territorialisme — ne faudrait-il pas désormais ajouter le mot « Net » ? Soit considérer l'emboîtement « *Place Work Folk Net* » comme une actualisation des données et des niveaux d'interactions effectifs ?

66 Alors qu'elle trouve des points d'ancrage dans des géographies aux caractéristiques physiques uniques (*places*) accueillant des utopies bien réelles (*work, folks*), l'image de ce Net virtuel résonne avec la cartographie d'une *Ecotopia* éclatée à travers le monde. Nous montrerait-elle que le rêve de Fourier et de ses disciples d'établir une « société harmonique » sur la base de phalanges en réseaux serait en passe de s'accomplir, grâce une technologie largement postérieure ? En effet, les connexions entre local et global sont désormais illimitées, les frontières géographiques et les distances se brouillent. La technologie d'internet semble démontrer que vivre en écovillage serait choisir une échelle d'implantation humaine microlocale pour tirer pleinement avantage d'un monde pluri-scalaire globalisé.

67 Cette ouverture technologique inédite pourrait bien favoriser le potentiel d'une nouvelle expansion du mouvement communautaire mondial. En France, les premières études analysant les effets de la pandémie de Covid-19 sur l'exode urbain montrent que la centralité des grands pôles urbains est loin de s'estomper. Néanmoins, l'accélération des flux migratoires des villes vers les campagnes est restée stable, avec une tendance à l'accélération laissant penser que les sillons anciens continuent de se creuser<sup>69</sup>. L'évolution de ce phénomène étant rapide et sensible aux évolutions sociétales en cours, notamment sur les besoins de plus en plus aigus en logements urbains accessibles, une distance temporelle plus longue sera sans doute nécessaire pour tirer des conclusions.

68 Pour l'heure, la dynamique que les écovillages représentent donne à observer une augmentation et une multiplication jamais atteintes de la diffusion des expérimentations, des rencontres intercommunautaires et de la production de contenus, notamment pour faire face aux besoins d'échanges soulevés par les périodes de confinement. Un monde plus écologique (à toutes les échelles) est bien évidemment au centre des débats.

## Conclusion. Des dispositifs non modélisables

69 Au regard des enjeux écologique actuels, l'observation des écovillages met en évidence l'importance d'une connexion entre leurs apports potentiels et le champ de l'architecture. Un premier argument renvoie à la fragilité de chaque expérience, mais aussi à la force de leurs effets cumulés : les écovillages ont en effet la particularité d'être des espaces regroupant un nombre restreint de personnes animées par le désir d'un projet de vie spécifique. La construction de celui-ci se réalise par un emboîtement de toutes les échelles constructives (du bâtiment au territoire) et spatiales (du local au global), chaque lieu renfermant un biotope unique avec lequel les installations et activités humaines se doivent de trouver *a minima* des modes de cohabitation, au mieux de collaborations fines et sensibles.

70 Ces expériences de vie alternatives sont fondées sur une dynamique de *work in progress* qui les rend à même d'abonder au monde des « utopies réelles » dans leur dimension physique. Elles sont « concrètes » dans la matérialisation de leurs quotidiens, et « réalisables » par leurs engagements pragmatiques. Leur existence et leur durabilité



reposent essentiellement sur une capacité à résoudre les tensions (humaines, sociales, économiques) inhérentes aux expérimentations, surtout lorsqu'elles sont perfectibles. De tels édifices disposent d'un socle de valeurs communes, historiquement immuables et structurantes, tels les deux piliers que sont l'éducation et l'écologie.

71 Le deuxième argument en faveur d'une observation attentive s'appuie sur la reconnaissance d'une responsabilité sociale de plus en plus aigüe de l'architecture. Les courants architecturaux alternatifs, spontanément mis en œuvre dans le monde communautaire sont situés à la marge des grandes mouvances architecturales modernes et post-modernes qui caractérisent actuellement la plus grande part des productions du secteur du bâtiment (esthétiques, matériaux, méthodes, usages). Les écovillages apportent dans ce domaine un éclairage intéressant. Leur méthodologie, qui consiste à reprendre à leur compte des logiques propres aux courants architecturaux alternatifs et à la spécificité des territoires, démontre qu'il est possible et accessible de construire de façon écologique. Cette capacité leur confère un statut d'expériences architecturales, soucieuses de sortir des standards imposés pour privilégier des habitats adaptés aux impacts du changement climatique, et en conséquence des futures conditions de vie sur Terre.

72 Dans ce rapprochement entre les expériences communautaires et le champ de l'architecture, un écueil fondamental reste à éviter : la tentation de modéliser. L'histoire longue des mouvements communautaires (xvii<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles) met précisément en évidence qu'à défaut d'être exemplaire, chaque expérience ouvre des espaces non reproductibles, néanmoins inspirants par leur opiniâtreté sans cesse renouvelée à recréer des connexions avec le vivant ainsi qu'à mobiliser des moyens matériels et humains pour s'autoréaliser.

73 Enfin, si la vision de E. O. Wright appelle à considérer les « utopies réelles » comme une piste d'inspiration et d'action, habiter en communauté ou écovillage en fait certainement partie. Cette proposition peut faire figure de goutte d'eau dans l'océan de la tâche à accomplir au regard des enjeux écologiques actuels. N'est-il pas rassurant de rappeler que nous ne partons pas d'une table rase et que le parcours des utopies sociales et architecturales constitue un corpus à portée de main ? Considérer que ce potentiel théorique et constructif fait légitimement partie de l'histoire de l'architecture révèle qu'il est plus que jamais pertinent d'aborder les utopies communautaires comme des dynamiques récurrentes et transversales.

74 Serge Audier, *La Société écologique et ses ennemis : pour une histoire alternative de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017.

75 Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, Paris, Gallimard, 1976 [1954].

76 Christophe Bourseiller et Olivier Penot Lacassagne (dir.), *Contre-Cultures !*, Paris, CNRS, 2013.

77 Diana Leafe Christian, *Creating a Life Together: Practical Tools to Grow Ecovillages and Intentional Communities*, Gabriola Island, New Society Publishers, 2015.

78 Andrew Blauvelt, Greg Castillo, Esther Choi, *et al.*, *Hippie Modernism: The Struggle for Utopia*, Minneapolis, Walker Art Center, 2015.

79 Ernest Callenbach, *Ecotopia: The Notebooks and Reports of William Weston*, Banyan Tree Books, Berkeley, 1975.

80 Rachel Louise Carson, *Silent Spring*, Greenwich (Conn.), Fawcett Ed., 1962.

81 Yona Friedman, *Utopies réalisables*, Paris, Éditions de l'éclat, 2015.

82 Hans Jonas, *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1992.

83 Alberto Magnaghi, *La Conscience du lieu*, Genève, Métispresses, 2017.

84 Michel Lallement, *Un désir d'égalité : vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, Seuil, 2019.

85 Ernst Friedrich Schumacher, *Small is Beautiful. A Study of Economics as If People Mattered*, London, Blond and Briggs, 1973.

---

## Notes

1 Erick Ollin Wright, Vincent Farnea et João Alexandre Peschanski, *Utopies réelles*, Paris, La Découverte, 2017 [2010], p. 24-25.

2 *Ibid.*, p. 24-25.

3 Rachel Louise Carson, *Silent Spring*, Greenwich, Fawcett, 1962 ; Paul Ralph. Ehrlich, *The Population Bomb*, New York, Ballantine Book, 1971 ; Donatella Meadows, *et al.*, *The Limits to Growth: A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, 1972 ; Office

fédéral du développement territorial ARE, « 1987 : Le Rapport Brundtland », 1987, [en ligne] [<https://www.aren.admin.ch/aren/fr/home/medien-und-publikationen/publikationen/nachhaltige-entwicklung/brundtland-report.html>], consulté le 07/06/2022.

4 Depuis 1998, le GIEC/IPCC publie des évaluations des causes de l'activité humaine sur la biosphère, leurs répercussions et des scénarios d'évitement ou de compensation : voir [en ligne] [<https://www.ipcc.ch/languages-2/francais/>].

5 Erick Ollin Wright, Vincent Farnea et João Alexandre Peschanski, *Utopies réelles*, op. cit., p. 24-25.

6 Michael Vincent McGinnis, *Bioregionalism, Abingdon-on-Thames*, Taylon & Francis, 1998, [en ligne] [[http://www.123library.org/book\\_details/?id=87359](http://www.123library.org/book_details/?id=87359)], consulté le 09/10/2019 ; Alberto Magnaghi, *La Conscience du lieu*, Paris, Étérotopia, 2017.

7 Dominique Pagès, « Des mondes parfaits aux mondes possibles : les territoires équivoques de l'utopie », *Quaderni*, vol. 41, n° 1, 2000.

8 Ronald Creagh, *Utopies américaines : expériences libertaires du xix<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Marseille, Agone, 2009, p. 9-43.

9 « [...] *intentional, traditional or urban community that [are] consciously designed through locally owned participatory processes in all four dimensions of sustainability (social, culture, ecology and economy) to regenerate social and natural environments.* » Source : Kosha Anja Joubert, Leila Dregger, *Global Ecovillage Network* (éd.), *Ecovillage: 1001 ways to heal the planet*, Axminster, Triarchy Press, 2015, p. 8. Traduction de l'auteure.

10 L'émergence du concept d'écovillage a été rendue possible grâce à la Gaia Trust Fondation (Hildur et Ross Jackson) : financement d'une étude (au début des années 1990, à Diane et Robert Gilman, éditeurs de la revue en ligne *In Context*) visant à sonder le terrain et identifier les meilleures initiatives écovillageoises dans le monde ; organisation des premiers rassemblements d'écovillages (Findhorn, Écosse, 1995).

11 Jean-Christian Petitfils, *Les Communautés utopistes au xix<sup>e</sup> siècle*, Paris, Pluriel, 2011 ; Ronald. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit. ; Sylvia Amar, *Laboratoires d'architectures écologiques. Des communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui* (États-Unis-Europe, 1965-2015), thèse de doctorat, Aix-Marseille Université, ENSA Marseille, laboratoire Inama, juillet 2020.

12 Le mouvement Back to the Land, né dans les années 1960-1970 aux États-Unis, incarne une quête de modes de vie alternatifs basés sur l'autosuffisance et la reconnexion à la nature. Porté par des aspirations écologiques et contestataires, il a vu des milliers d'individus s'installer en milieu rural pour expérimenter des formes communautaires et résilientes d'habitat. Ce mouvement s'inscrit dans une critique des valeurs consuméristes et industrielles de la société occidentale.

13 Parmi les expérimentations architecturales les plus connues dans le monde communautaire durant la période 1960-1990, citons les dômes géodésiques de Drop City, les *house boat* de Sausalito, les *zomes* de Lama Foundation, les *earthship* de Michael Reynolds.

14 Christophe Bourseiller et Olivier Penot-Lacassagne (éd.), *Contre-cultures !*, Paris, CNRS Éditions, 2013 ; C. Maniaque, *Go West : des architectes au pays de la contre-culture*, Parenthèses, Marseille, 2014 ; Marie Plassart, *La Contre-Culture américaine: années 1960, révoltes et utopies*, Paris, Atlante, 2011.

15 Ernst Friedrich Schumacher, *Small is Beautiful. A Study of Economics as If People Mattered*, Londres, Blond & Briggs, 1973 ; « Spatial Agency: Whole Earth Catalog », s. d., [en ligne] [<http://www.spatialagency.net/database/whole.earth.catalog/>], consulté le 31/03/2018.

16 Dolores Hayden, *Seven American Utopias: The Architecture of Communitarian Socialism, 1790-1975*, Cambridge, Mass, 1976.

17 Henri Lefebvre, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974 ; Grégory Busquet, « L'espace politique chez Henri Lefebvre : l'idéologie et l'utopie », *justice spatiale - spatial justice*, vol. 5, décembre 2012.

18 Marie-Hélène. Bacqué et Carole Biewener, « L'Empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, n° 173-3, septembre 2013.

19 Il est très difficile d'établir une évaluation chiffrée du nombre de communautés et écovillages existants à travers le monde, cependant on peut les évaluer entre 2500 et 3000 initiatives, regroupant de 3 familles à 150 personnes en moyenne.

20 Sylvia Amar, *Laboratoires d'architectures écologiques...*, op. cit.

21 Ernst Callenbach, *Ecotopia. The Notebooks and Reports of William Weston*, Berkeley, Banyan Tree Books, 1975.

22 Thomas More, *L'Utopie : discours du très excellent homme Raphael Hythloday sur la meilleure constitution d'une république*, Paris, Les éditions sociales, 1976 [1516].

23 Les trois expressions sont empruntées respectivement à E. O. Wright (utopies réelles), Michel Lallement (utopies concrètes) et Yona Friedman (utopies réalisables).

24 Michel Lallement, *Un désir d'égalité : vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, Seuil, 2019.

25 Les impacts les plus visibles et mesurables actuellement sont l'épuisement des ressources naturelles, l'érosion des sols, les phénomènes climatiques inhabituels, la diminution de la biodiversité.

26 Thomas More, *L'Utopie*, op. cit. ; Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*, Paris, Au Bureau du Populaire, 1845, [en ligne] [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k101886z>], consulté le 30/03/2018 ;

Ernest Callenbach, *Ecotopia*, op. cit.

27 Yona Friedman, *Alternatives énergétiques ou la civilisation paysanne modernisée : pour une réelle économie des ressources : comment désindustrialiser l'énergie*, Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1982 ; Yona Friedman, *Utopies réalisables*, Paris, Éditions de l'éclat, 2015 ; Yona Friedman, *Comment vivre avec les autres sans être chef et sans être esclave ?*, Paris, Éditions de l'éclat, 2016.

28 Thierry Paquot, *Désastres urbains : les villes meurent aussi*, Paris, La Découverte, 2015.

29 Olivier Rey, *Une question de taille*, Paris, Stock, 2014, p. 34. Voir la recension [en ligne] [<http://www.laviedesidees.fr/Point-trop-n-en-faut.html>], consulté le 6/11/2023.

30 Bernard Rudofsky, *Architecture without Architects: A Short Introduction to Non-Pedigreed Architecture*, New York, The Museum of Modern Art, 1964 ; Dolores Hayden, *Seven American Utopias*, op. cit.

31 Un tableau de collecte de données historiques (xvi<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles) a permis de croiser les différents jalons dans plusieurs champs disciplinaires (histoire sociopolitique, histoire des communautés intentionnelles, histoire de l'architecture et des utopies architecturales, histoire de l'écologie, histoire du progrès technique). Ces différentes couches de lecture ont permis de réaliser un « carottage » temporel, et de mettre en évidence des concordances entre les champs de l'utopie et de l'écologie. Voir Sylvia Amar, op. cit., vol. 2, p. 464-467.

32 Les huit sites de recherche sont situés aux États-Unis et au Québec, ainsi qu'en Europe. Ils ont été fondés entre 1967 et 2011 : Lama Foundation (1967, Nouveau-Mexique, États-Unis), Arcosanti (1970, Arizona, États-Unis), Earthship (1994, Nouveau-Mexique, États-Unis), Cité écologique (1983, Ham-Nord, Canada et 2003, Colebrook, États-Unis), Torri Superiore (depuis 1997, Italie), Hallingelille (depuis 2005, Danemark), Hameau des Buis (depuis 2006, France). Méthode d'identification : recherches sur Internet, littérature disponible, prises de contact et échanges préliminaires par mail, téléphone et vidéo avec les communautés consentant à un accueil et des témoignages. Questionnaire ouvert (21 entretiens retranscrits servant de base à la rédaction d'une monographie par terrain). Voir Sylvia Amar, op. cit., vol. 2, p. 18-416.

33 Caroline Maniaque, résumé de la thèse *Les Architectes français et la contre-culture nord-américaine : 1960-1975*, Bibliothèque numérique Paris 8 », 2006, [en ligne] [<http://octaviana.fr/document/168100886#?c=0&m=0&s=0&cv=0>], consulté le 22/10/2018.

34 Les huit terrains de référence ont été visités entre octobre 2017 et juin 2018. Depuis, une veille est maintenue sur leurs activités par le biais de newsletters et de suivi sur les réseaux sociaux. En juillet et septembre 2021, la communauté Longo Maï (Limans, Alpes-de-Haute Provence) a été visitée pour poursuivre l'étude comparative. En mars 2023, une deuxième visite à la Cité écologique (Ham-Nord, Québec) a permis de mettre à jour les données recueillies précédemment, notamment des évolutions majeures post-Covid-19.

35 « *As the creators of model communities, some communards described themselves as 'Architects redesigning society'. They proposed a complete restructuring of city and country in response to the environmental problems created by the Industrial Revolution. Their goals incorporated both social and physical design. (...) By adopting the encompassing symbols of the model community as garden and as machine, the communitarians hoped to synthesize many aspects of pastoral and technological idealism which characterized American attitudes toward land and life. In the equally powerful symbol of the ideal community as model home, they hoped to fuse idealism about family and society displayed in facade, hearth, and plan.* » Source : Dolores Hayden, *Seven American Utopias*, op. cit., p. 8.

36 Michael Vincent McGinnis, *Bioregionalism*. Abingdon-on-Thames (RU), op. cit. ; Alberto Magnaghi et Emmanuelle Bonneau, *La Biorégion urbaine*. Petit traité sur le territoire bien commun, Paris, Eterotopia, 2014.

37 Aux États-Unis, le mouvement du *bioregionalism* apparaît dans les milieux contre-culturels américains dès années 1960. Croisant une approche simultanément scientifique et culturelle — ancrée dans la biogéographie et l'écologie sociale, le *bioregionalism* propose de revenir à des concepts de base tels que « *the world is made of places* » (Gary Snyder) ou « *think little* » (Wendell Berry). Il se développe de façon expérimentale et concrète dans certaines communautés des années 1970, comme le New Alchemy Institute. Le territorialisme est une transposition du *bioregionalism*. Il propose de revenir au territoire pour problématiser l'aménagement spatial dans une dimension écologique globale. Textes manifestes : Alberto Magnaghi et Emmanuelle Bonneau, *La Biorégion urbaine* petit traité sur le territoire bien commun, Paris, Eterotopia 2014 ; Alberto Magnaghi, *La Science du lieu*, Paris, Eterotopia, 2017.

38 Sylvia Amar, op. cit., vol. 1, p. 103-227.

39 Le terme *mainstream* fait référence ici aux valeurs et à la culture de l'économie de marché telle qu'elle s'est développée depuis les années 1950 aux États-Unis, puis au niveau mondial. Il renvoie par opposition au terme « contre-culture », tel qu'il est abordé dans les ouvrages suivants : Diana Leafé Christian, *Creating a Life Together: Practical Tools to Grow Ecovillages and Intentional Communities*, Gabriola Island, New Society Publishers, 2015 ; Marie Plassart, *La Contre-Culture américaine : années 1960, révoltes et utopies*, Paris, Atlande, 2011 ; Christophe Bourseiller, *Contre-cultures !*, Paris, CNRS, 2013. Au-delà d'un positionnement prenant le contre-pied des aspects standardisés des modes de vie dominants, les contre-cultures peuvent laisser des empreintes durables et être le point de départ d'avancées sociales reconnues (droits humains, des femmes, des minorités, etc.).

40 Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, Paris, Gallimard, 1976.

41 Hans Jonas, *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1979.

42 Parmi les principaux théoriciens de la simplicité volontaire, citons Richard Cregg, disciple de Gandhi, en propose le concept dans *The Value of Voluntary Simplicity* (1936), Helen et Scott Nearing l'abordent par *Living the Good Life: How to Live Simply and Sanely in a Troubled World* (1954). On peut également citer les œuvres critiques d'Ivan Illich (1926-2002), de Jacques Ellul (1912-1994), ainsi que l'ouvrage de Serge Latouche *Faut-il refuser le développement ?* (1987). Enfin, le Réseau québécois pour la simplicité volontaire en donne une définition complète sur son site internet, voir [en ligne] [<http://simplicitevolontaire.org/la-simplicite-volontaire/definition/>]. À partir des années 1970, le modèle de la décroissance s'oppose aux conséquences du processus d'industrialisation (dysfonctionnement économique comme le chômage, la précarité, la pauvreté, l'aliénation au travail), les désastres écologiques (pollution, détérioration des écosystèmes). L'Anthropocène est dénoncé pour se retourner contre l'homme lui-même. Le concept de décroissance est rapproché depuis les années 2000 de la notion de soutenabilité (*sustainability*). Il s'accompagne d'une critique du « techno-scientifisme » et de l'émergence de la pensée altermondialiste. Le rapport Meadows (1972) donne le coup d'envoi en défendant l'idée d'une croissance zéro, suivi de la théorie de la décroissance (*downshifting*).

43 Le concept de capitalisme néolibéral fait l'objet d'importantes critiques liées aux impacts de ce mode de fonctionnement généralisé sur l'écologie de la planète. S'ajoute la position dominante des pays développés de l'hémisphère nord, précisément la zone géographique où sont implantés les terrains dont il est question.

44 L'entreprise Kheops apporte des revenus substantiels aux cités écologiques et crée des emplois également pour des populations des environs, palliant en partie la disparition de la monoculture de l'épinette. Le modèle développé est unique parmi les terrains rencontrés.

45 L'ouverture d'une école démocratique, la Ferme des enfants, est au cœur du fondement du Hameau des Buis. Depuis 2018, le projet est en position de fragilité, mais il se poursuit en cherchant une relocalisation dans plusieurs lieux. Les données rassemblées sur ce point ne sont pas suffisantes à ce jour et doivent être vérifiées.

46 Une estimation réalisée par le croisement de plusieurs sources permettrait de compter actuellement environ 2 000 communautés et écovillages en activité dans le monde. Un nombre qui n'aurait finalement pas beaucoup évolué depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, moment où sont évoquées entre 1000 et 1500 initiatives existantes en Europe et aux États-Unis. Mais entre les communautés qui se réduisent à une famille et celles qui annoncent jusqu'à quelques centaines d'habitants, il reste tout aussi difficile de se faire une idée à peu près juste ou d'établir une moyenne. De plus, les terrains sont trop disparates entre eux sur ce point. En effet, peut-on parler de 20 000, 130 000 ou 240 000 personnes concernées à travers le monde ? Même en considérant une hypothèse haute, ces chiffres restent de toute évidence infimes à l'aune de la surface du globe occupée et de la population mondiale (près de 8 milliards en 2020). L'échelle de la communauté reste donc la plus tangible pour les analyses menées ici, la seule permettant de vérifier la présence et l'impact communautaire au niveau local.

47 Toutes basées sur des critères et des processus différents, les modalités d'entrée dans une communauté ou un écovillage restent sélectives et prennent du temps. Les échanges visent également à « rassurer » l'extérieur, entre autres par rapport à la suspicion de secte qui a noirci l'actualité du monde communautaire des années 1980-1990.

48 Ce niveau n'a été atteint que très récemment. En effet, lors d'une première visite, en 2017, le niveau d'autosuffisance alimentaire était de 40 % environ. Une restructuration post-Covid-19 (2020-2023) a permis de développer avec succès de nouveaux projets. Les circonstances de cette progression sont développées dans une autre publication en cours.

49 Pierre Crétois (éd.), *L'Accaparement des biens communs*, Presses universitaires de Paris-Nanterre, 2018, [en ligne] [<http://books.openedition.org/pupo/19335>], consulté le 30/10/2023.

50 Diana Leafe Christian, *Creating a Life Together: Practical Tools to Grow Ecovillages and Intentional Communities*, Gabriola Island, New Society Publishers, 2015.

51 La prise de décision par consensus est la plus répandue, avec des taux d'accord fixés entre 80 et 100 % pour qu'une proposition soit approuvée. Du fait de cette très large majorité requise, une proposition est très rarement rejetée de façon univoque. Elle repart dans un circuit de groupes de travail, de reformulation, puis de présentation à nouveau devant le collectif.

52 « *We have made decisions using different governance methods over the years, sometimes attending to the needs of the moment. The current Board of Directors is formed by all individuals currently in-charge of the different community services and/or businesses and its role is to overview the functionality of the Ecovillage and making sure we follow our mission and vision. For project implementation, subcommittees are formed with interested members. Major decisions concerning the whole community are based on the votes of all adult members with an 80 % majority rule.* » Source : « *Community Living | Cite écologique of New Hampshire* », s. d., [en ligne] [<https://citeecologiquenh.org/community-living/>], consulté le 09/09/2019. Traduction de l'auteure.

53 Serge Audier, *La Société écologique et ses ennemis : pour une histoire alternative de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017. p. 186.

54 Andrew Blauvelt, Greg Castillo, Esther Choi, et al., *Hippie Modernism: The Struggle for Utopia*, Minneapolis, Walker Art Center, 2015.

55 Daniel Glauser, « *Forme des territoires communaux et structure du bâti dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel* », *In Situ*, n°7, 2006, [en ligne] [<https://journals.openedition.org/insitu/2608>], consulté le 28/09/2019 ; Ivan Mazel, *Habitation écologique et dispersion bâtie : les « habitats alternatifs » comme expérimentations pour des transitions socioécologiques en territoires de moyenne montagne*, thèse de doctorat, université Grenoble-Alpes, octobre 2017, [en ligne] [<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01768270>], consulté le 19/03/2022.



56 Emmanuelle Camu, *Les Écovillages comme alternative systémique aux problèmes environnementaux ? Le cas wallon*, master en sciences et gestion de l'environnement, Université libre de Bruxelles, 2021, [en ligne] [[https://mem-envi.ulb.be/wp-content/uploads/2023/03/CAMU-Emmanuelle\\_6111722\\_assignsubmission\\_file\\_MFE\\_Camu\\_21-22.pdf](https://mem-envi.ulb.be/wp-content/uploads/2023/03/CAMU-Emmanuelle_6111722_assignsubmission_file_MFE_Camu_21-22.pdf)].

57 Dolores Hayden, *Seven American Utopias*, op. cit.

58 Très répandu dans les pays pauvres, le mouvement de l'auto-instruction s'est structuré en Europe à partir des années 1950, par le groupement de collectifs pour construire des logements d'après-guerre (Castors en France). Par ailleurs, à la suite d'un voyage au Mexique dans les années 1970, l'architecte français Jean Soum fait partie des rares professionnels à faire le lien entre ces pratiques non-savantes et l'éco-architecture.

59 Bernard Rudofsky, *Architecture Without Architects*, op. cit. Le concept d'architecture vernaculaire reprend pour partie à l'idée d'« architecture sans architecte », qui comprend une dimension critique de l'architecture dite « savante ». Il s'agit de mettre un nom sur une diversité de pratiques « profanes », mais non moins pertinentes, comme le démontre Rudofsky dès les années 1940. Si on examine la postérité de cette approche, on constate que la notion d'architecture vernaculaire s'est enrichie depuis pour prendre complètement en compte les techniques de construction bioclimatiques au sein d'une grande catégorie qualifiée d'architecture écologique ou architecture durable.

60 « Manifeste pour une frugalité heureuse », s. d., [en ligne] [<https://www.frugalite.org/fr/le-manifeste.html>], consulté le 25/02/2019.

61 Sim van der Ryn, *Design for Life: the Architecture of Sim Van der Ryn*, Layton, Gibbs Smith, 2005.

62 Sim van der Ryn, « L'Avènement du Natural Design », *L'architecture d'Aujourd'hui*, n° 179, 1975.

63 ALADAR, site officiel d'André Ravéreau, s. d., [en ligne] [<http://www.aladar-assoc.fr/>], consulté le 16/03/2022.

64 Thierry Paquot, « Hassan Fathy, construire avec ou pour le peuple ? », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 109, juillet 2009.

65 Jean-Christian Petitfils, *Les Communautés utopistes au xixe siècle*, op. cit. ; Ronald Creagh, *Utopies américaines*, op. cit.

66 Antoine Picon, « Learning from Utopia », *Journal of Architectural Education*, vol. 67, n° 1, mars 2013.

67 Les cartes sont visibles sur les sites GEN et FIC, voir [en ligne] [<https://ecovillage.org/ecovillages/map/>] et [<https://www.ic.org/directory/maps/>].

68 F. Ferretti, « Aux origines de l'aménagement régional : le schéma de la Valley Section de Patrick Geddes (1925) », m@ppemonde, [en ligne] [<https://mappemonde.mgm.fr/la-revue-mappemonde/>], mars 2013.

69 P.U.C. Architecture, « L'Exode urbain ? Petits flux, grands effets. Les mobilités résidentielles à l'ère (post-Covid) », *Plan Urbanisme Construction Architecture (Puca)*, 17 février 2022, [en ligne] [<https://www.urbanisme-puca.gouv.fr/l-exode-urbain-petits-flux-grands-effets-les-a2388.html>], consulté le 18/02/2023.

## Table des illustrations

	<b>Titre</b>	Figure 1. Cité écologique Ham Nord (Québec, CA, 1983)
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2017
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-1.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-1.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 424k
	<b>Titre</b>	Figure 2. Cité écologique Colebrook (New Hampshire, EU, 2003)
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2017
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-2.png">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-2.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 952k
	<b>Titre</b>	Figure 3. Torri Superiore (Italie, 1997)
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2018
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-3.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-3.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 411k
	<b>Titre</b>	Figure 4. Hallingelille (Danemark, 2005)
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2018
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-4.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-4.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 214k
	<b>Titre</b>	Figure 5. Hameau des Buis (France, 2011)
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2018
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-5.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-5.jpg</a>

	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 285k
	<b>Titre</b>	Figure 6. Depuis 2022-2023, la Cité écologique Ham Nord (Québec) dispose d'une autonomie alimentaire d'environ 90 % pour une population de 150 personnes
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2023
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-6.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-6.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 296k
	<b>Titre</b>	Figure 7. Panneaux solaires devant la maison de Lars, à Hallingelille
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2018
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-7.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-7.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 281k
	<b>Titre</b>	Figure 8. Zone de phytoépuration au Hameau des Buis
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2018
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-8.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-8.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 499k
	<b>Titre</b>	Figure 9. Vue sur l'écovillage Hallingelille (DK)
	<b>Crédits</b>	© Sylvia Amar, 2018
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-9.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-9.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 257k
	<b>Titre</b>	Figure 10. Avant-après : restauration du village Torri Superiore, un chantier participatif étalé sur vingt ans
	<b>Crédits</b>	Source : archives photographiques de Torri Superiore. ©DR
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-10.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-10.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 146k
	<b>Titre</b>	Figure 11. L'implantation spatiale de l'écovillage Hallingelille en 2015 reprend une structure de hameau villageois organisée en anneaux
	<b>Crédits</b>	© DR
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-11.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-11.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 2,4M
	<b>Titre</b>	Figure 12. Construction du Hameau des Buis (2006-2011), chantier participatif suivi par l'architecte Pierre-Louis Gomez
	<b>Crédits</b>	© Hameau des Buis
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-12.png">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-12.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 3,3M
	<b>Titre</b>	Figure 13. The Ark. Making a Place in the Country (1971-1972)
	<b>Légende</b>	Workshop théorique et pratique (construction d'espaces communs et d'abris individuels), mené hors du campus de UC Berkeley par Sim van der Ryn et Jim Campe, validant un semestre de cours pour un groupe de 15 étudiants, 1971.
	<b>Crédits</b>	© Photo : Jim Campe, collection de documents Jim Campe, Environmental Design Archives, Université de Californie, Berkeley.
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-13.png">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-13.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 1,8M
	<b>Titre</b>	Figure 14. Aquarelle de Sim van der Ryn montrant l'émergence de l' <i>ecological design</i> à l'intersection de l'écosphère et de la technosphère
	<b>Crédits</b>	© Sim van der Ryn (avec l'aimable autorisation de Micah van der Ryn). Source : <i>Design for Life</i> , Layton (Utah, États-Unis), Gibbs Smith, (2005).
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-14.jpg">http://journals.openedition.org/craup/docannexe/image/15326/img-14.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 89k

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Sylvia Amar, « Habiter en écovillage, une [éco]utopie du xxie siècle ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], Actualités de la recherche, mis en ligne le 20 novembre 2024, consulté le 03 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/craup/15326> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12qnj>

## Auteur

### Sylvia Amar

Sylvia Amar (directrice de production, chercheuse en histoire de l'art et de l'architecture et sens humaines et sociales) a créé et dirigé le Bureau des compétences et désirs (structure de production en arts vivants (1994-2013, BCD, [en ligne] [www.bureaudescompetences.org/]). Elle a dirigé le département de la Production du musée des civilisations d'Europe et de la Méditerranée (2011-2022, [en ligne] [www.mucem.org/]), et a été dans ce cadre cocommissaire de l'exposition permanente, *Connectivités* (2017-2023). Depuis 2020, elle est chercheuse associée au laboratoire Inama (ENSA Marseille). Elle a soutenu sa thèse de doctorat, *Laboratoires d'architectures écotopiques, des communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui (États-Unis-Europe, 1965-2015)* en juillet 2020 (dir. Jean-Lucien Bonillo et Antoine Picon, laboratoire Inama/école nationale d'architecture de Marseille-AMU). Elle a notamment publié : « (S')inspirer sans modéliser. Les écovillages, laboratoires d'un éco-habiter mondialisé », dans *éCoHabiter des environnements pluriels*, Marseille, Éditions Imbernon, 2022 ; « Eco-building for eco-living, an essential step to face climate change », *Journal npj Climate Action*, 23 octobre 2020, [en ligne] [https://doi.org/10.1038/s44168-023-00065-2] ; « Le Natural Design, l'architecte et l'auto-constructeur », actes du colloque EnsaEco 2022 (Toulouse), octobre 2023, [en ligne] [http://ensaeco.archi.fr/wp-content/uploads/2023/10/231122\_EnsaE %CC %81co\_Livre-Violet\_Actes-Rencontres-Toulouse-2022\_web\_villien\_toubanos.pdf] ; « La Cité écologique, une utopie communautaire doublement réalisée », dans Michel Rautenber (dir.), *Utopies réalisées*, Lyon, Éditions 205 (À Partir de l'Anthropocène), 2025.

## Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.